

L'HOMME ET LE SINGE

OU

LE MATÉRIALISME MODERNE

PAR

FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

Publié par la mission intérieure de Neuchâtel.

NEUCHÂTEL

EN VENTE CHEZ S. DELACHAUX, LIBRAIRE

1863



NEUCHÂTEL. — IMPRIMERIE DE J. ATTINGER.

PRÉFACE

Le 31 janvier et le 14 février, M. Ch. Vogt, professeur à Genève, avait donné dans la salle du Grand-Conseil, sous le patronage de la Société d'utilité publique, deux conférences sur l'*Histoire naturelle de l'homme et sa classification*. Il avait commencé par opposer, en rappelant l'histoire de Galilée, les faits de la science aux vieilles fables de la religion, et fini par l'hypothèse qui fait provenir l'homme du singe. J'avais assisté à ces deux séances. Elles produisirent dans notre ville une certaine sensation, et si l'on n'y répondit pas coup sur coup, ce fut uniquement dans la crainte de soulever une de ces guerres de parole et de plume qui font plus de bruit que de bien. Cependant, à la Chaux-de-Fonds où M. Vogt, avait répété ses deux conférences, l'émotion avait été

beaucoup plus vive et le triomphe de l'incrédulité plus bruyant. Aussi MM. les pasteurs avaient du haut de la chaire rappelé la grandeur morale de l'homme, et la commission d'éducation, qui prête à la Société d'utilité publique l'amphithéâtre du collège, fit à celle-ci de sérieuses observations « sur les conséquences défavorables que certaines opinions pouvaient avoir pour le cœur et l'esprit des jeunes gens. » Cette double opposition, partant de la Chaux-de-Fonds même, causa une grande surprise et une non moindre colère dans le camp des amis de M. Vogt et de ses doctrines. Un d'eux publia dans le *National suisse* du 28 mars, un article qui résumait les deux conférences en question et se terminait par ses mots : « Les uns, qui à quelques signes physiques ont « sans doute pensé se reconnaître dans tel portrait tracé par la main habile de M. Vogt, pour « les descendants en ligne directe des chimpanzés, lui auraient volontiers rétorqué l'argument « sans autre forme de procès. D'autres, se trouvant offensés dans leur orgueil, se sont écriés « des hautes cimes de leur superbe intelligence : « Oser comparer l'homme au singe ! quelle horreur ! Enfin, d'autres, qu'on devine, ont crié au sacrilège ! Il renie la Bible ! Il nous traite d'orthodoxes ! Anathème ! — Pauvre M. Vogt, jetez « donc vos perles devant les pourceaux ! »

La lutte étant ainsi engagée par d'autres que par nous, la mission intérieure n'hésita plus à leur offrir son concours, et elle annonça pour le lundi 30 mars une conférence sur *l'homme et le singe*. Je ne fus appelé à descendre dans l'arène que sur les hésitations ou le refus de deux de nos amis qui avaient toute espèce de droits à y combattre avant moi. J'avais du moins sur eux l'avantage d'avoir été auditeur de M. Vogt.

Mon travail était terminé quand parut dans le *National* du 28 mars une lettre de M. Vogt lui-même, une de ces lettres violentes, incisives, spirituelles et moqueuses, comme M. Vogt seul sait en écrire. Il y affirme avoir parlé science et non religion, énumère les thèses qu'il a soutenues, et à chaque thèse se représente grillant en enfer en compagnie d'une demi-douzaine des naturalistes les plus célèbres des temps modernes.

Le 30 mars, la salle des Bercles réunissait un nombreux auditoire.

En en sortant, dans la nuit, un de mes amis surprit au milieu de la foule les mots suivants d'un jeune homme causant avec ses camarades : « Après avoir entendu le professeur de Genève avec tous ses arguments, je ne savais plus où j'en étais ; ce soir, je me suis retrouvé. » C'était bien là le plus brillant éloge que je pouvais ambition-

ner, et c'est aussi ce qui m'a encouragé à me rendre à la demande de la mission intérieure et à retravailler mon manuscrit.

J'ai profité de la lettre de M. Vogt, des matériaux nouveaux qu'on m'a fournis, du public plus étendu auquel s'adresse toute brochure, et du plus d'espace qu'assure l'impression, pour développer certains points que je n'avais fait qu'indiquer, et remplacer certains paragraphes qui n'étaient de mise que devant notre auditoire habituel du lundi. D'ailleurs le plan de la brochure est le même que celui de la conférence.

Je ne poserai pas la plume sans inviter le comité de la Société d'utilité publique à examiner jusques à quel point il est d'utilité publique pour notre patrie de propager par un trop grand nombre de ses conférences des doctrines qui sapent non-seulement la révélation chrétienne, mais les bases mêmes de toute religion et les principes de toute morale.

Neuchâtel, 17 avril 1863.

FR. DE ROUGEMONT.

L'HOMME ET LE SINGE

OU

LE MATÉRIALISME MODERNE

Messieurs,

Dans une des conférences du samedi que dirige la Société d'utilité publique, un étranger faisait tout récemment un brillant éloge de la république neuchâteloise. Il relevait entre autres titres de gloire, la pleine liberté qu'elle assure à toutes les opinions. Il est en effet incontestable que, si les croyants des différentes communions chrétiennes n'y sont nullement entravés dans leur culte et dans leur action religieuse, l'incrédulité, ne l'est pas davantage dans l'exposition de ses principes. Mais si les adversaires de la religion

sont libres de l'attaquer, il faut que ses partisans le soient aussi de la défendre. Le droit que les uns ont de tirer à boulets rouges sur la citadelle, suppose celui des assiégés de tirer à boulets rouges sur les assiégeants, et je ne suis vraiment libre chez moi qu'autant que je puis à volonté ouvrir ma porte à qui me plaît, la fermer à qui m'a déplu. L'intolérance commence à l'instant où l'insulte accueille la défense ou l'attaque. On nous parle beaucoup d'un Galilée emprisonné il y a plusieurs siècles par l'inquisition romaine, et l'on oublie que l'autre jour, pour ainsi dire, les républicains de 1793 interdisaient à 25 millions de Français le culte de la religion chrétienne. Aujourd'hui l'intolérance à redouter est celle de l'incrédulité, bien autrement cruelle et sanguinaire que celle de la superstition.

Au nom de la liberté dont M. le professeur Vogt a usé en cherchant à vous démontrer que l'homme était issu du singe, je viens ce soir vous rappeler que l'homme est une créature de Dieu et que Dieu l'a fait à son image. Je viens tenter d'opposer à la fausse science, la vraie science qui est en un parfait accord avec notre foi et nos saintes Ecritures.

Un nom propre reviendra souvent sur mes lèvres, malgré le proverbe latin : *Les noms propres sont odieux*. Ce nom est en quelque sorte celui d'un être double : d'un des naturalistes les plus savants et les plus célèbres de nos temps, et du

chef le plus fameux de l'école matérialiste qui a surgi en Allemagne il y a bientôt vingt ans. C'est avec ce dernier seulement que j'ai maille à partir, et je me sens d'autant plus libre de vous entretenir de lui que son nom, dans le domaine de la philosophie matérialiste, n'est pour moi qu'une abstraction, une école, une personne morale, qui pourrait tout aussi bien s'appeler Feuerbach, Moleschott ou Buchner.

Personne terrible, qui s'est dépeinte elle-même par la plume de M. Vogt en ces termes :

« Nous sommes les pionniers de la civilisation
« progressante, et, comme nos modèles à l'œil
« hardi, au poing vigoureux, nous ne nous in-
« quièterons pas si quelque peau-rouge décoré,
« quelque légitimiste, qui auparavant chassait
« seul dans la contrée, tombe à tort ou à raison
« sous nos coups. La civilisation croîtra peut-être
« sur son cadavre, et si le drôle n'a servi à rien
« de son vivant, il engraissera du moins le sol
« dans lequel nous l'aurons enfoui. » Vous voyez, messieurs, qu'à se placer sur le chemin des Vogt, on court grand risque d'être assommé (à coups de plumes cela va sans dire), et je sais plus d'un écrivain allemand qui pourrait nous dire la vigueur de leurs poings. Mais après tout, les malheureux qu'ils assomment, se portent assez bien; et vous n'en serez pas surpris si vous voulez bien examiner attentivement avec moi la seule arme quelque peu dangereuse dont les matérialistes font usage.

La Science. Cette arme, c'est ce qu'ils appellent la science. Écoutons M. Vogt lui-même :

« Mes amis, dit-il dans sa lettre au *National*,
« doivent être surpris d'entendre déclarer que
« je suis coupable d'avoir émis des opinions re-
« ligieuses ! J'ai parlé science, science positive
« et exacte ; science basée sur des faits et des
« observations que tout le monde peut vérifier
« et à la vérification desquels j'invite sérieuse-
« ment tout le monde. Est-ce cette science posi-
« tive qui peut avoir *des conséquences fâcheuses*
« *pour le cœur et l'esprit des jeunes gens* ? Les
« Junker de Prusse, les porte-étendards de la
« réaction au service des Hohenzollern l'ont pré-
« tendu il y a quelque temps ; ce parti a osé pro-
« clamer, par la bouche de M. Stahl, que *la*
« *science doit rebrousser chemin*. Le rire homé-
« rique du monde entier a accueilli cette injonc-
« tion inouïe ; la science a continué à marcher
« malgré l'anathème lancé par la chambre des
« Seigneurs à Berlin. Bientôt le parti tout entier,
« qui avait applaudi à la fameuse phrase, fut ré-
« duit à un roi ramolli du cerveau et à quelques
« cagots et nobles, plus ramollis encore ! Aujour-
« d'hui, nous voyons les derniers restes de ce
« parti se couvrir de l'opprobre universel ! Est-
« ce à ce parti, rebrousseur de la science, que la
« commission d'éducation de la Chaux-de-Fonds
« veut emprunter ses inspirations ?
« Est-ce la vérité, qui peut être *pénible à tout*

« ou partie des auditeurs de la Chaux-de-Fonds ?
« Est-ce la vérité qui peut avoir des conséquences
« fâcheuses pour le cœur et l'esprit des jeunes
« gens ?

« Il se pourrait que la première partie de cette
« assertion fût vraie. Tous ceux qui vivent de la
« propagation de l'erreur, qui font une vache à
« lait du faux et du mensonge, tous ceux-là doi-
« vent être péniblement affectés par la vérité.
« Les prêtres romains et l'inquisition étaient
« très-péniblement affectés d'entendre Galilée
« proclamer, contrairement à leur code religieux,
« que la terre tourne. *E pur si muove!* Mais
« j'aime à croire et je suis persuadé même que
« les auditeurs de cette trempe ne peuvent cons-
« tituer à la Chaux-de-Fonds qu'une minorité
« infime et insignifiante. Et malheur à celui qui
« oserait affirmer que la vérité puisse avoir des
« conséquences fâcheuses pour le cœur et pour
« l'esprit de qui que ce soit, jeunes gens ou
« vieillards ! »

La science de M. Vogt, ce n'est pas la méta-physique, la religion naturelle, la théologie chrétienne ; ce n'est pas la psychologie, la morale, la logique, la politique, l'économie sociale, l'histoire. Ce n'est en un mot ni la science de Dieu ni celle de l'homme, mais uniquement celle de la nature. De quel droit prend-on pour l'arbre entier de la science les branches inférieures que

seules on connaît et étudie? c'est ce que je ne saurais vous dire.

Les matérialistes n'emploient dans la science et hors d'elle qu'une seule et unique méthode : l'observation des faits extérieurs ; comme aussi ils n'admettent pas pour l'homme une autre source de connaissance que les perceptions de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût et de l'odorat. Nous, nous croyons avec Platon et Aristote, avec Descartes et Bacon, avec tout le genre humain, que nous possédons, outre nos sens, une raison, un esprit qui nous enseigne entre autres choses les principes éternels du bon, du vrai, du beau et l'existence de Dieu. Mais cette source des connaissances immatérielles, les matérialistes en nient la réalité par l'excellente raison que s'ils l'admettaient, ils ne pourraient plus être matérialistes. Quel est donc leur mode de procéder dans les choses invisibles ? Nous leur disons qu'il y a un Dieu. — « Un instant ! nous répondent-ils, nous allons nous en assurer ! » Ils braquent leur télescope, le promènent sur toute la voûte céleste, et nous affirment que Dieu n'existe pas puisqu'ils ne l'ont pas vu au bout de leur lunette. De même à les en croire, l'âme n'existe pas parce qu'ils ne l'ont jamais aperçue dans le cerveau sous leur scalpel. C'est tout simplement absurde. Autant vaudrait, pour constater la réalité du soleil, se crever les yeux et chercher à le voir par les oreilles.

Avec leur unique méthode, celle de l'observation, les matérialistes n'admettent qu'un ordre de faits, ceux du monde matériel; qu'un ordre de vérités, les vérités physiques, et (nous venons de le dire) qu'un ordre de sciences, les sciences naturelles. Tout ce que nous nommons foi et morale, n'est pour eux qu'opinions individuelles, dogmes absurdes, vieux préjugés, folies. Mais nous les verrons, dans leur système de l'univers, abandonnant à chaque instant leur méthode, admettre comme des vérités incontestables, des suppositions arbitraires qui sont en opposition flagrante avec les résultats positifs des sciences naturelles, et inventer plus de dogmes que n'en contient toute la Bible. Ils commettent donc le plus irrémissible des péchés scientifiques, celui de se mettre en contradiction perpétuelle avec soi-même.

Mais tout n'est pas dit quand on a nié l'esprit dans l'homme, Dieu dans l'univers: il faut après cela expliquer avec la matière seule la création et le plan du monde, les facultés intellectuelles, les instincts moraux, le sens religieux, et ces explications matérialistes doivent, pour être admises, être incomparablement plus simples et plus claires que celles que fournissent les *dogmes* de Dieu et de l'âme. Or elles ont si peu ce mérite-là qu'elles sont absolument inintelligibles, comme nous ne tarderons pas à nous en convaincre.

La science de M. Vogt, qui nie tout esprit et

n'admet que la matière, a donc le double défaut de ne pas se comprendre et de se contredire.

Le système général. Jetons d'abord un coup d'œil sur le système que cette fameuse science nous donne de l'univers. De son immense tableau de la nature, M. Vogt ne nous a montré dans ses conférences que la petite scène de famille qui nous intéresse le plus directement : une guenon allaitant un jeune qui deviendra le premier homme. Ce spectacle ne laisse pas que de nous causer une certaine surprise, à nous tous qui croyons que l'effet doit correspondre exactement à la cause, et qui voyons un être doué de la parole, de la liberté, du sens moral, de la religiosité, sortir d'un autre être qui est muet, esclave de l'instinct, étranger aux notions du bien et du mal et complètement ignorant de la Divinité. Mais notre étonnement s'accroît quand, rejetant le voile qui recouvre le reste du tableau, nous apercevons que le singe à son tour est né de je ne sais trop quel autre quadrupède, qui sait ? peut-être d'une laie, et que dans les milliards d'années qu'a duré notre monde, toutes les espèces d'animaux sont sorties les unes des autres par voie de génération comme font dans l'ordre actuel de la nature les individus d'une même espèce. Le célèbre naturaliste anglais, M. Darwin, dont M. Vogt semble partager les principes, va même jusqu'à faire descendre les espèces végétales et

animales d'un archétype primitif, modifié, transformé successivement de mille manières par des actions extérieures et les conditions d'existence¹. Mais il y a plus : tout matérialiste conséquent doit faire sortir la vie organique des éléments chimiques, et ceux-ci d'une matière primitive homogène et éternelle. Telle est bien aussi l'hypothèse généralement admise par cette école. Dans son système (pour nous servir d'une image empruntée à la mythologie), l'univers est un chêne qui plonge par ses racines dans d'incommensurables ténèbres, et qui, en vertu de sa propre vie, produit de période en période les minéraux, puis les plantes et enfin les animaux y compris l'homme. Des racines à l'homme il n'y a partout que matière et forces, nulle part esprit. Si les forces qui à leur origine sont toutes chimiques, peuvent s'élever jusqu'à la vie organique de la plante et de l'animal, défense leur est faite, de par le matérialisme, de faire un pas de plus, d'aboutir à l'âme ; car l'âme serait esprit et tout leur système s'écroulerait sur lui-même.

A ce système, opposons celui de nos saintes Ecritures.

Dieu, l'Être infiniment puissant et sage, souve-

¹ Quatrefages, *De l'unité de l'espèce humaine*, p. 50. Cet archétype n'est pas autre chose que le taureau de la mythologie perse, Aboudad. Le matérialisme, en fait de progrès, rétrograde jusques aux mythes puérils de l'enfance de l'humanité.

rainement libre et parfaitement conscient de lui-même, crée du néant la matière et forme l'univers d'après un plan préconçu.

Dans l'histoire de la création de la terre, Dieu suit une marche progressive dont les degrés se suivent dans un ordre parfait.

Ce sont d'abord les corps bruts et les forces physiques et chimiques, ou le règne minéral. Le minéral est.

Ce sont ensuite ces mêmes corps et ces mêmes forces, plus la *vie végétative* ; c'est-à-dire le règne végétal, qui est le premier des deux règnes organiques. Le végétal est et vit.

A cette vie végétative s'ajoute (d'après le texte hébreu, Gen. 1, 20.) l'*âme vivante*, ou le règne animal, qui est le second des deux règnes organiques. L'animal est, vit, se meut et sent.

Puis apparaît l'*esprit*, l'*intelligence* (Gen. 2, 7.), qui s'ajoute à l'âme vivante et constitue l'homme ; c'est le règne humain ou plus exactement le règne de l'homme *psychique* (pour ne pas dire, avec nos versions de la Bible : l'homme *animal*). L'homme est, vit, se meut et sent, pense et prie⁴.

⁴ Ces lignes étaient écrites telles qu'elles sont imprimées, quand un de nos jeunes naturalistes me communiqua l'extrait suivant de l'*Histoire naturelle générale des règnes organiques*, par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (Paris, 1859, p. 260) :

« Après avoir discuté et réfuté les différentes opinions

Enfin, par un dernier anneau qui complète et termine cette chaîne si simple et si solide, la divinité s'ajoute à l'humanité et forme le Dieu homme, Jésus-Christ, second et dernier Adam, esprit vivifiant, père d'une humanité spirituelle qui est le second des deux règnes humains et,

qui ne font de l'homme qu'une espèce, une famille, un ordre à part, dans la série animale, l'auteur croit devoir admettre un *Règne humain* comme rendant seul compte des immenses différences qui distinguent l'homme de l'animal.

« Il y a donc, poursuit-il, parmi les êtres vivants, trois grandes divisions, trois *grandes classes*, comme on disait autrefois ; trois *règnes* dans l'*empire organique*, comme nous disons aujourd'hui...

« Ces trois règnes peuvent être ainsi caractérisés :

« Dans le premier, seulement les caractères communs à tout être organisé et vivant.

« Dans le second, les mêmes caractères généraux que dans le premier, plus la sensibilité de la motilité.

« Dans le troisième, que compose l'homme seul, les mêmes caractères généraux que dans le second, plus l'intelligence.

« Dans le premier, la *vie* est toute *végétative*. Dans le second, à la *vie végétative* s'ajoute la *vie animale*. Dans le troisième, à la *vie végétative* et à la *vie animale*, s'ajoute encore la *vie morale*.

« Et pour résumer en termes encore plus concis, non-seulement ce long chapitre, mais tout ce qui précède :

« La plante *vit*; l'animal *vit et sent*; l'homme *vit, sent et pense*.

« La vie est *simple* dans le premier règne, *double* dans le second, *triple* dans le troisième.

« Végétalité, animalité, humanité : trois termes qui, à



dans le langage scripturaire, le règne de la grâce. L'homme spirituel est, vit, se meut et sent, pense et prie, croit et aime.

Les règnes de la nature sont séparés les uns des autres comme par des abîmes. Jamais la méthode d'observation si chère aux matérialistes n'a

ce point de vue, se succèdent dans un ordre hiérarchique, manifestement aussi simple que logique. »

A la page précédente (p. 259 et 260) l'auteur avait dit : « C'est par ses *facultés* propres, qui ne s'éteignent qu'ou cesse l'animalité, et seulement par elles, que l'animal diffère essentiellement du végétal et s'élève jusqu'à constituer au-dessus de lui un règne distinct. C'est de même par ses *facultés*, incomparablement plus hautes encore, par les *facultés intellectuelles et morales*, ajoutées à la *faculté de sentir* et de *se mouvoir*, que l'homme se sépare à son tour du règne animal et constitue au-dessus de lui la division suprême de la nature, le règne humain. »

— Au moment de livrer cette feuille à l'impression, nous trouvons le passage qui suit dans la sixième des conférences de Notre-Dame, à Paris, 1863, par le R. P. Félix :

« Des hommes éminents, dont le génie se plaît aux contemplations des beautés de la création, ont remarqué partout dans le monde cette grande loi qui semble en faire l'accord et le concert universel. Partout l'être supérieur, en se donnant à l'être inférieur, tend à l'élever à lui-même. Ainsi la plante attire à elle le minéral et le fait un avec elle-même dans le mystère de son unité végétale. Ainsi le quadrupède attire à lui le végétal, l'absorbe dans sa vie et le fait un avec lui-même dans le mystère plus profond de son unité animale. L'homme enfin, supérieur à tout ce qui le précède, attire à lui tout à la fois et le minéral, et le végétal et l'animal; il absorbe tout en lui, pour tout unir en lui dans le mystère plus profond de sa personnalité humaine. Et tandis

surpris les forces chimiques produisant une plante, ni une plante se transformant en un animal, ni un animal, un singe produisant un homme. Les espèces même sont invariables dans l'ordre de choses actuel, le seul qui soit accessible à l'observation et à la science. Chaque atome a reçu de la main dé-

« que l'homme absorbe en lui tous ces êtres inférieurs en
« les faisant entrer dans le tissu de son propre corps et
« jusque dans la moëlle de sa substance, il élève le tout
« jusqu'à la dignité de l'esprit, par lequel il se rattache
« lui-même aux hiérarchies supérieures des intelligences.
« Je ne fais ici que vous montrer sous ses faces les plus
« générales une loi qui se révèle partout et donne au gé-
« nie qui en sonde les merveilles, d'inexprimables ravis-
« sements. Eh bien, je le demande maintenant, ne peut-on
« plus rien imaginer de plus divinement beau et de plus
« divinement harmonieux? Assurément, ce chef-d'œuvre
« suffit à faire éclater la bonté, la puissance et la beauté
« de Dieu. Voilà l'homme qui touche par son corps jus-
« qu'à la dernière limite du monde des corps; et le voilà
« qui, par son âme, touche au monde des esprits et re-
« garde Dieu. Tandis que le monde matériel va s'élargissant
« sous ses pieds dans des sphères toujours plus éloignées
« de lui, le monde spirituel va s'élargissant sur sa tête
« dans des hiérarchies spirituelles aussi de plus en plus
« éloignées de lui; et lui est au milieu, comme le trait
« d'union vivant de ces deux mondes, et en réfléchissant
« en lui toutes les splendeurs et toutes les beautés. Ainsi,
« voilà l'homme centre des deux mondes et les harmoni-
« sant en lui!..... Oui, mais Dieu lui-même demeure en-
« core infiniment éloigné de l'homme; et cette double
« création sortie de sa puissance deux fois féconde, ne se
« rattache pas à lui. Un miracle reste à faire; un complé-
« ment d'harmonie est encore possible. Que Dieu en per-
« sonne prenne et élève en lui l'homme lui-même, et avec
« lui la création entière; en sorte que, par un circuit

licate et sûre du Créateur une empreinte indestructible. Ainsi la même molécule de carbone sera diamant dans le sol, acide carbonique dans l'atmosphère, et passera dix mille fois d'une plante dans un animal et d'un animal dans une plante, sans perdre la moindre de ses propriétés spécifiques. Elle sortira de ses innombrables transmigrations aussi pure, aussi fraîche qu'à l'instant où elle apparut à la parole de l'Éternel. Ce qui est vrai de l'atome chimique, l'est pareillement de l'espèce végétale et de l'espèce animale. L'influence du climat, l'industrielle culture de l'homme, la *sélection* peuvent produire, dans les limites de la même espèce, des variétés très-nombreuses et en apparence très-différentes, comme le prouvent assez les innombrables variétés de nos poires et de nos pommes, de nos rosiers et de nos dahlias, le chien de Terre-Neuve et le roquet ou le lévrier, le bœuf de Durham, etc. Mais le type primitif reparait aussitôt que l'homme cesse de le modeler à sa guise, ou l'anatomie constate l'identité spécifique d'individus qui semblent à première vue appartenir à des espèces très-distinctes¹. On peut aussi

« merveilleux, tous ces êtres créés par le Verbe de Dieu se rattachent à Jésus-Christ par l'homme, et par Jésus-Christ à Dieu. Alors l'harmonie a reçu son dernier couronnement splendide et rayonnant, c'est le mystère de l'Incarnation ! »

¹ Si certains végétaux et certains animaux que l'on considère généralement comme des espèces distinctes, se

tenter de modifier les espèces par leur mélange, mais le mélange n'est possible qu'entre espèces voisines, et les produits hybrides qui en résultent, ne peuvent se reproduire. Ainsi le mulet ; on serait tenté de le prendre pour une espèce nouvelle, mais cette apparence d'espèce s'évanouit au bout de deux ou trois générations. On peuplerait de mille mulets une île où il n'y aurait ni cheval ni âne, qu'au bout d'un nombre d'années peu considérable ils en auraient disparu sans laisser un seul rejeton. Les espèces animales et végétales sont donc aussi fixes et permanentes que les minéraux. Ainsi le veut un Dieu d'ordre qui abhorre la confusion, le mélange, la bâtardise, et qui prétend que chaque monnaie que frappe son balancier, ait son empreinte ineffaçable et son exacte valeur. Tel est le langage des sciences naturelles, et tel est celui de la Genèse, qui note soigneusement que Dieu créa les plantes et les animaux *selon leurs espèces*.

Mais si, d'après la Bible et la science, les espèces et les règnes sont séparés par d'infranchissables barrières et ne peuvent donc point s'en-

trouvaient n'être que de simples variétés d'autres espèces dont elles seraient nées par reproduction, la sphère de ces espèces primordiales s'élargirait sans qu'il en résultât que toutes les espèces s'engendrent les unes les autres. Le chien, que l'on supposerait le père ou l'aïeul de vingt espèces de chiens, ne serait pas pour cela né d'un chat ou d'un cheval.

gendrer les uns les autres, il faut nécessairement que chaque règne nouveau et chaque espèce nouvelle soient la création de Dieu ; car il n'y a pas en dehors de Dieu et de la nature une troisième cause possible. Dieu dit à la terre de produire des végétaux, et la *vie végétative* s'empare des corps simples du règne minéral pour les transformer en 80,000 espèces de plantes. Dieu dit aux eaux et à la terre de produire des animaux, et l'*âme vivante* s'empare de la vie végétative et des forces physico-chimiques pour produire plus de 120,000 espèces d'êtres doués de locomotion et de sensibilité. Dieu crée l'homme, et l'*esprit* s'empare de l'animalité pour la transformer en une partie intégrante de la nature humaine. Chaque principe nouveau de vie jette en quelque manière un pont sur l'abîme qui sépare le règne qui va apparaître, des règnes inférieurs. Il y a donc entre chaque règne tout à la fois isolement et liaison ; les anneaux sont formés chacun d'une substance nouvelle, mais ils s'enlacent les uns dans les autres, et forment bien réellement une chaîne d'êtres de moins en moins grossiers, de plus en plus vivants, animés, spirituels et parfaits.

Y a-t-il, messieurs, dans ce système de l'univers, quoi que ce soit qui choque le sens commun, qui heurte nos instincts moraux et religieux ? Y a-t-il, et je m'adresse ici à ceux d'entre vous qui s'occupent spécialement de l'étude de la nature,

y a-t-il à leur connaissance un seul fait scientifique qui ne s'accorde pas d'emblée avec les enseignements de nos saintes Ecritures sur le Dieu créateur et sur la série progressive des êtres créés aux six jours cosmogoniques ?

Revenons maintenant au système matérialiste.

Le singe a enfanté l'homme, nous dit-on, comme la plante l'animal, et les forces physico-chimiques la plante. Telle est en deux mots la théorie des matérialistes sur l'origine des règnes. Sur quoi appuient-ils leurs théories ? Matérialistes, ne connaissant pas d'autres vérités que celles d'observation et ayant en suprême mépris le dogme, ils ne peuvent les faire reposer que sur des faits. Mais le fait est l'invariabilité des espèces, et ils affirment sans faits et contrairement aux faits, non-seulement la variabilité des espèces, mais la permutation des règnes !. Peut-on imaginer une inconséquence plus palpable, et ne sommes-nous pas en droit de sourire à la vue de ces pourfendeurs de nos dogmes, qui ne peuvent se défaire des nôtres sans en créer à leur façon ? de sourire à l'ouïe de leurs dogmes qui sont en contradiction évidente avec leur propre science, quand cette même science est en parfaite harmonie avec nos dogmes, à nous ?

Nous diront-ils que dans les âges géologiques la nature suivait d'autres lois qu'aujourd'hui, et qu'alors elle enfantait des espèces et des règnes

nouveaux ? — Mais quand on ne veut croire qu'à un être dénué d'intelligence et de volonté, de quel droit prétend-on que cet être, que la nature est libre de modifier ses procédés ? Qu'on nous indique une cause quelconque de ces modifications ! Car enfin, à tout effet il faut une cause.

Convieront-ils, comme ils le font en effet, de leur ignorance du *devenir*, c'est-à-dire de l'impossibilité où ils sont d'expliquer la successive apparition des règnes et des espèces ? Leur ignorance nous touche aussi peu que le feraient les tâtonnements de gens qui, fermant les yeux à la lumière du soleil, se plaindraient des profondes ténèbres qui les enveloppent.

Les matérialistes, qui font de désespérés et vains efforts pour renverser la fixité des espèces, en font d'aussi grands pour établir la réalité de la *génération spontanée*. La question est de savoir si les vers intestinaux se produisent d'eux-mêmes dans le corps des animaux, et si l'eau en se corrompant crée des infusoires. Une telle puissance créatrice constatée dans la nature actuelle servirait admirablement la cause des matérialistes, qui la feraient agir sur une immense échelle dans les périodes antérieures, et nous représenteraient le lion, le chameau, l'éléphant, le singe, l'homme sortant de terre comme des champignons, ainsi que l'avaient imaginé déjà les épicuriens et autres matérialistes de l'antiquité.

Malheureusement pour leurs successeurs actuels, la doctrine de la génération spontanée paraît être définitivement condamnée. Tel est du moins le jugement qu'en porte M. de Quatrefages (p. 37).

Mais pour les matérialistes, la grosse difficulté, c'est de faire naître de la matière éternelle qui est homogène, la multiplicité des corps simples ou éléments chimiques sans lesquels il n'y aurait ni minéraux, ni plantes, ni animaux. Voici comment un de ces grands savants se tire d'affaire. « Tout demeura (je traduis de l'allemand) immobile dans un mélange chaotique jusque à ce que, en un lieu *quelconque*, fut donnée, par une première agglomération, une prédisposition à la différenciation de la matière et par là à une action réciproque des substances différenciées. » Messieurs, n'admirez-vous pas cette lumineuse explication de la création de l'univers? Où l'univers a-t-il commencé à s'organiser? En un lieu *quelconque*. Quand? En un temps *quelconque*. Comment? En une manière *quelconque*. Par quelle cause? Par une cause *quelconque*. Mais cette cause, où la chercher? Hors de la matière? Non, car il n'existe que la matière. Donc cette cause était dans la matière éternelle, et elle y était de toute éternité puisque la matière comprend à l'état latent l'univers comme le gland renferme le chêne tout entier. Mais si cette cause existait éternellement dans la matière, pourquoi n'a-t-

elle commencé à agir qu'en un temps quelconque ? Sans doute par une raison quelconque. Voilà, messieurs, à quelle dogmatique aboutit ce matérialisme qui se dit être la seule *science positive* et expérimentale. Il ne peut mettre en mouvement sa matière éternellement immobile sans un moteur. Ce moteur ne pouvant être l'Eternel que nie cette école, elle a recours à *quelconque*, qui n'est qu'un vain nom, que le hasard. Elle a beau traiter la foi d'absurde non-sens ; elle a foi en un dieu qui est un néant, et sa foi n'a pas même le mérite de la nouveauté, car l'histoire des religions païennes démontre que lors de la décadence des nations le culte du hasard grandit en proportion du déclin de la piété et de la vertu.

Ainsi le système matérialiste, qui devrait être bâti uniquement avec des faits constatés par les sens, a pour fondements trois dogmes : le quelconque, qui est absurde ; la génération spontanée, qui paraît être une erreur, et la permutation des espèces et des règnes, dogme contredit par la science et en tout cas incompatible avec un système qui condamne tout dogme.

De l'étude générale du système matérialiste, passons à l'étude spéciale de l'homme.

L'homme. N'est-ce pas, messieurs, une chose étrange que la Genèse (d'après le texte hébreu) dise de l'homme comme de l'animal qu'il est une *âme vivante* (2, 7, cp. 1, 20.) ? N'admirez-vous pas la hardiesse de nos saintes Ecritures qui ne

craignent pas de comprendre, semble-t-il, l'homme dans les limites du règne animal ! Mais elles osent parler ainsi de lui parce qu'en même temps elles le disent créé à l'image de Dieu, et que partant du premier Adam, simple être *psychique*, elles tendent et aboutissent au dernier Adam, Dieu fait homme et esprit vivifiant. Il n'y a que la Bible pour poser en face les unes des autres les vérités extrêmes et pour concilier les contraires.

Mais si l'homme d'après la Bible est par son corps le premier des animaux, la découverte de M. Vogt et de ses amis devient une éclatante confirmation de la doctrine biblique. « Il y a unité de plan, disent-ils, dans l'organisation physique de l'homme et du singe ; mêmes caractères généraux, mêmes organes, mêmes fonctions, seulement avec un degré différent de développement. » Très-bien, c'est le commentaire scientifique, écrit au XIX^e siècle, d'un texte sacré vieux de 3,500 ans. Quand donc M. Vogt nous dit que pour avoir proclamé cette vérité, il s'en va en enfer, bras dessus bras dessous, avec Linné, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et tous les maîtres de la science, il peut se rassurer ; car nul ne sera damné pour avoir confirmé les saintes Écritures. Mais que *tous les maîtres de la science* se soucient beaucoup d'avoir dans leur compagnie un matérialiste déclaré comme lui, c'est une autre question.

Il y a plus, messieurs : cette parité d'organisation entre l'homme et le singe nous fournit une éclatante démonstration de l'absolue supériorité spirituelle du premier sur le second. En effet, avec les mêmes organes, avec les mêmes instruments, deux ouvriers de même espèce doivent livrer des produits semblables, et par conséquent si, les instruments étant les mêmes, les produits n'offrent aucune ressemblance, les ouvriers doivent nécessairement aussi différer dans leur intime nature. Or le gosier du singe et celui de l'homme ne présenteraient, je suppose, que d'insaisissables dissemblances. Mais le singe est muet et l'homme parle, il parle et ses discours sont les poèmes d'un Homère ou d'un Racine, les harangues d'un Démosthène ou d'un Bossuet. Le singe grogne et crie, et l'homme chante le *Stabat Mater* de Pergolèse, la *Création* de Haydn, le *Don Juan* de Mozart. Pourquoi, messieurs, avec un gosier d'homme le singe ne peut-il que crier et grogner, et avec un gosier de singe l'homme parle-t-il et chante-t-il comme un demi-dieu ? C'est qu'il y a dans l'homme un esprit créé à l'image de Dieu, et que cet esprit fait défaut au singe.

L'œil de l'homme est identique à celui du singe. Mais qui est-ce qui vous regarde par les yeux distraits, égarés, farouches du singe ? Une bête à la merci de ses aveugles instincts. Voyez au contraire cette jeune fille qui, devant son fiancé à qui elle vient de donner sa main, élève

timidement vers lui un regard humide, plein de pudeur, de crainte et de joie : est-elle une guenon en crinoline, ou n'y a-t-il pas plutôt en elle un esprit d'une ravissante pureté, une intelligence consciente de son bonheur ? Voyez saint Etienne, sous les pierres que lui lancent les meurtriers, tenant ses regards élevés vers le ciel où l'attend son Sauveur : est-ce ainsi que regarde un chimpansé, même un chimpansé excessivement perfectionné ?

L'homme et le singe ont à peu près la même main. Or la main est un instrument d'une si admirable perfection qu'un philosophe païen, Anaxagore, prétendait expliquer par la main seule la supériorité de l'homme sur l'animal et sa haute sagesse. Mais cette explication, reproduite au siècle passé (je crois par Helvétius), ne s'évanouit-elle pas devant le fait que la main du singe diffère peu à tout prendre de celle de l'homme ? Pourquoi les orang-outangs avec leur main d'homme n'ont-ils jamais sculpté un Apollon du Belvédère, construit un temple de Saint-Paul, peint la *Transfiguration*, exécuté une sonate de Beethoven, construit une machine à vapeur ou une montre, ou du moins une hache en acier, que dis-je une hache en pierre ? Quoi ? Messieurs, avec le même organe l'homme s'est assujéti la nature entière, le singe ne s'est pas même approprié un misérable caillou, et l'on vient nous dire qu'ils sont égaux, qu'il n'y a rien de plus chez l'un que

chez l'autre ! *Non-sens* (c'est un des termes favoris de M. Vogt).

Le cerveau de l'homme, nous dit-on, est sans doute beaucoup plus développé que celui du singe, mais le plan de l'un est spécifiquement le même que celui de l'autre. Nous les comparerons l'un à la simple esquisse, l'autre au tableau exécuté avec un soin extrême jusque dans ses moindres détails. Mais s'il en est ainsi, qu'on nous montre donc aussi chez les gorilles l'esquisse de la philosophie de Platon, chez les chimpansés l'esquisse de nos sciences naturelles, chez les orang-outangs l'esquisse de nos psaumes ou de l'Évangile de saint Jean ! Qu'on nous présente des singes anthropomorphes qui sont en voie de devenir un Leibnitz inventant le calcul infinitésimal, un Newton, un Kepler rendant grâce à Dieu le soir de leurs immortelles découvertes de la journée, un saint Paul transformant le monde civilisé avec la parole de la croix ! Ou, si c'est là se montrer trop exigeant envers nos pères et nos mères, qu'on réunisse les singes anthropomorphes de la terre entière, et qu'on les prie de nous présenter, en preuve de leur paternité, une seule pensée ou, ce qui revient au même, une seule parole. Mais ils ne nous répondraient que par un profond silence ou par un affreux concert de grognements. Qu'on renonce donc à faire l'être qui parle et pense, l'égal de celui qui ne pense ni ne parle, et qu'on nous permette de conclure

d'une différence aussi complète, unie à des cerveaux spécifiquement identiques, à la présence d'un esprit dans l'homme. Pour moi, messieurs, pendant la première leçon de M. Vogt, je le remerciais de tout mon cœur (et je n'étais pas le seul) de la preuve inattendue qu'il me donnait de l'homme-esprit, par sa démonstration de la parité des cerveaux d'homme et de singe, et j'aurais joint mes applaudissements à ceux de l'assemblée si je n'avais craint quelque malentendu.

J'ignorais alors, messieurs, que cette preuve était déjà bien connue de Bossuet, et qu'elle avait cours chez les premiers naturalistes de notre époque. Permettez-moi de vous citer ici quelques passages de l'*Histoire des règnes organiques*, par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire :

« L'homme n'est pas, comme le disent quelques faiseurs de systèmes (de la Mettrie), la première espèce de singes, *grossière erreur, même au point de vue purement physique*, puisqu'il existe des caractères *distinctifs, absolus* et de *valeur familiale*. Mais, à part ceux-ci, l'homme ressemble au singe ; plus on l'étudie dans ses organes, plus on reconnaît que l'être « fait à l'image de Dieu », répète, par ses caractères physiques, ce hideux animal !

Simia quam similis turpissima bestia nobis !

« Similitude humiliante pour l'homme, ont dit quelques naturalistes, et sans le dire, beau-

coup d'autres l'ont pensé ; et ils ont cru devoir l'atténuer ou la taire, par respect pour la dignité humaine. Similitude que, mieux inspirés, ils eussent mis en lumière, dans le sentiment même qui les portait à la tenir dans l'ombre. On avait craint de donner un appui aux doctrines matérialistes ; et c'est ici même que la philosophie spiritualiste pouvait puiser un de ses arguments les plus victorieux, le plus décisif peut-être de tous ceux qu'elle peut emprunter à l'Histoire naturelle. « Si les organes sont *communs entre les hommes et les bêtes*, dit Bossuet, il faudrait conclure nécessairement que l'intelligence n'est pas attachée aux organes, qu'elle dépend d'un autre principe, et que Dieu, *sous les mêmes apparences*, a pu cacher *divers trésors*. » Argument dont la valeur s'accroît manifestement, à mesure que les *organes communs* deviennent plus nombreux et les *apparences* plus semblables. Si bien que plus on découvre de similitudes organiques entre l'homme et les animaux, mieux on met en lumière la *diversité des trésors* que le Créateur a mis en nous ; et que l'argument de Bossuet, déjà d'une très-grande valeur lorsqu'on le présente comme il le fait, en termes généraux, tire une force nouvelle de son application aux animaux à *apparences humaines*.

« Sur ces hauteurs où nous guide le ferme génie de Bossuet, tout s'éclaire d'une lumière nouvelle ; et si quelque chose nous semble ici

au-dessous de la dignité bien comprise de la nature humaine, c'est précisément cette science étroite et timorée qui prétendait la sauvegarder, en réservant une partie de la vérité. Si le corps de l'homme n'est pas l'homme tout entier, pourquoi serait-il plus *humiliant* pour lui de ressembler aux animaux par la conformation de plusieurs de ses organes, que d'être en partie formé de ces mêmes éléments matériels qu'on retrouve jusque dans les pierres les plus grossières ? Qu'importe qu'il n'y ait, physiquement, entre l'homme et les quadrupèdes, qu'une *limite*, si, ailleurs, il y a entre eux un *abîme* ? Ou pour parler en naturaliste, qu'il ne forme à un point de vue qu'une famille, si, à un autre, il constitue un règne tout entier ? et si ce règne, sans lequel les autres n'auraient ni contemplateur ni maître, est le règne suprême de la nature ?

« Par où nous voyons que la démonstration de la similitude physique de l'homme avec l'animal nous amène elle-même à la pensée de sa grandeur morale ; et la vérité qu'on croyait sage de tenir dans l'ombre, à celle qu'on voulait mettre en lumière. »

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire va même jusqu'à refuser le nom de vrais naturalistes à ceux qui doutent de l'intervalle immense qui existe entre l'homme et les animaux. Cuvier, dont M. Vogt se réclame avec plus d'habileté que de sérieux, faisait de l'homme un ordre à part, et

si Linné place l'homme comme espèce distincte à côté des singes anthropomorphes, au moins rappelle-t-il que, hors du domaine physique, l'homme se caractérise par la connaissance qu'il a de lui-même. Je vous le demande, messieurs, quelle comparaison peut-on établir entre M. Vogt qui se fait gloire de son athéisme, et ce même Linné disant : « J'ai vu comme par derrière passer devant moi un Dieu éternel, qui sait tout, qui peut tout, et j'ai été saisi d'admiration. J'ai suivi quelques traces de ses pas à travers les choses créées. Dans ses œuvres même les plus petites, même dans celles qui en quelque sorte ne sont pas, quelle puissance ! quelle sagesse ! quelle insondable perfection ! » Voilà les hommes avec lesquels M. Vogt dit s'en aller bras dessus bras dessous en enfer !!!

L'espèce humaine. Pour établir l'étroite parenté de l'homme et du singe, M. Vogt ajoute à la preuve tirée de la conformité de leur organisation, un autre argument plus spécieux, celui des transitions bien graduées qui unissent le plus imparfait des singes anthropomorphes, le gorille, à l'homme blanc. En comparant ces singes entre eux, on constate, nous dit-on, qu'ils appartiennent à des espèces distinctes, gorille, chimpansé, orang, et que ces espèces s'échelonnent les unes au-dessus des autres à des intervalles réguliers. Or les intervalles qui séparent l'orang-outang des hommes *microcéphales* (c'est le nom scientifique

des idiots), ces idiots des nègres et les nègres des blancs, ne sont pas plus grands que ceux qui existent entre les espèces des singes anthropomorphes. Donc 1° ces singes et les hommes forment une chaîne unique dont les différents anneaux sont tous de même nature ; 2° le nègre forme une espèce distincte du blanc. (On se tait sur les microcéphales.)

Tout cette argumentation n'est qu'un tissu de sophismes.

Il est faux que l'intervalle qui sépare le singe de l'homme ne soit pas plus grand que celui du nègre et du blanc. Car ici le mariage est fécond, là le mélange serait stérile.

Puis, pour faire du nègre, du blanc, du mongol des espèces distinctes, il faut donner ici de l'espèce une définition toute différente de celle qu'on admet pour tout le règne animal et végétal, ou prouver que les enfants issus du mélange des espèces sont non pas des métis qui se reproduisent indéfiniment, mais des hybrides qui, tels que le mulet, disparaissent après deux ou trois générations. S'il est parmi vous, messieurs, quelqu'un qui doute que nos races mêlées sont de simples métis, je les renvoie à l'excellent ouvrage de M. de Quatrefages, qui a recueilli et discuté tous les faits. Au reste, qu'on n'admette que 3 ou 4 espèces distinctes d'hommes, ou qu'on en compte 15 avec Bory de Saint-Vincent, on se voit toujours dans l'impossibilité absolue d'en indi-

quer les limites, tant elles passent des unes aux autres par des transitions insensibles. Il y a bien des peuples blancs, jaunes, nègres qui offrent le type de leur race dans toute sa rigueur ; mais entre eux sont une foule de peuples intermédiaires qu'on ne sait à quelle race attribuer. D'ailleurs on voit naître au sein d'une race comme la nôtre, des individus qui ont le crâne des Mongols ou des nègres. Je me rappelle qu'un jour, dans cette ville, M. le professeur Hollard montrant sur la table noire comment par de légers changements le profil d'un Apollon du Belvédère passait à celui d'un australien, un éclat de rire général accueillit son dernier dessin : il venait d'attrapper la parfaite ressemblance d'un de ses auditeurs !

Enfin, si l'humanité forme une seule et même espèce, et si les nègres n'en sont point une particulière entre les blancs et les idiots, que dirons-nous des idiots que M. Vogt place entre les nègres et les singes ? Les idiots sont-ils issus des mêmes parents et se perpétuent-ils par la génération ? N'apparaissent-ils pas sporadiquement dans les familles de toute race, et n'ont-ils pas pour frères et sœurs des êtres bien constitués ? Ne sont-ils pas des hommes exceptionnels, difformes, malades ? Peut-on sérieusement dans une étude des espèces animales et humaines intercaler dans leur série des individus isolés qui sont des monstres ? Et a-t-on le droit de conclure de

l'existence de ces monstres humains à une affinité de l'homme normal avec le singe auquel ils se trouvent ressembler ? S'il y avait une espèce de singes bossus, serait-il permis de ranger en une progression décroissante tous les hommes de moins en moins bossus pour en conclure l'étroite parenté de l'homme à l'épine dorsale irréprochable avec ces singes-là ? Est-il plus logique de passer de l'orang-outang à Leibnitz ou à Voltaire par l'idiot et le nègre ? Non, messieurs, la prétendue chaîne unique des singes anthropomorphes et des espèces humaines est une pure fiction de M. Vogt.

Est-ce à dire, messieurs, que dans notre pensée M. Vogt rôti^a sur le même gril avec Agassiz, Morton, Nott, Gliddon, etc., pour n'avoir pas admis l'unité de l'espèce humaine ? Nous ne nions point que cette unité ne soit une partie intégrante de la vérité révélée, et que le dernier Adam ne suppose un premier Adam. Mais nous comprenons fort bien que la fixité et la différence des races humaines puissent inspirer aux savants les plus pieux de très-grands doutes sur l'unité de notre espèce, et nous ne confondrons jamais avec les matérialistes, des savants, tels qu'Agassiz, qui, dans leurs écrits, professent de la manière la plus explicite leur foi au Dieu créateur.

Perfectibilité de l'espèce humaine. Les variétés de l'espèce humaine sont certainement une énigme difficile à résoudre pour tous les partis.

Mais l'énigme est infiniment plus embarrassante pour M. Vogt qui se voit contraint d'admettre des espèces se confondant toutes les unes dans les autres, que pour nous qui admettons avec nombre de naturalistes un règne humain et sommes libres de reconnaître à ce règne certains caractères propres, totalement étrangers à l'animalité. Celui de ces caractères qui nous paraît rendre compte de la diversité des races humaines, c'est la perfectibilité de notre espèce. Ne pensez pas, messieurs, que je fasse intervenir ici pour le besoin de ma cause un fait inconnu à la fameuse science. Non, ici encore, c'est M. Vogt qui me fournit l'arme avec laquelle je repousse ses attaques; c'est lui ou son disciple du *National* qui m'apprend qu'il y a un mouvement progressif ou perfectibilité dans les races humaines, le contraire pouvant avoir lieu aussi exceptionnellement; c'est lui qui a cité en preuve de sa thèse le fait, fort extraordinaire, que les crânes des Français retirés des cimetières de la fin du moyen-âge sont beaucoup moins amples, moins développés que ceux des Français actuels.

Mais cette perfectibilité existe-t-elle dans le règne animal? Les orangs de l'an 1863 sont-ils plus beaux, plus nobles, plus intelligents que ne l'étaient leurs ancêtres au seizième siècle lors de la découverte des Indes orientales par les Européens? Les lions ou les chevaux de nos temps sont-ils en progrès sur ceux dont les Assyriens et

les Egyptiens nous ont laissé les portraits dans leurs bas-reliefs ? Non, messieurs, les espèces animales sont stéréotypées, et la science de l'observation directe constate aussi positivement leur immobilité¹ que la perfectibilité humaine. D'où vient entre l'animal et l'homme une différence aussi frappante ? De la nature spéciale de l'homme, de son esprit, de sa liberté. L'homme est fait pour le progrès et pour un progrès qui résulte de sa volonté, de ses efforts, de son travail. Mais le propre de sa liberté est de pouvoir faire mal et faire bien ; si donc l'homme est libre de marcher en avant, de se perfectionner, il l'est aussi de marcher en arrière, de se détériorer. Les matérialistes nient-ils la possibilité d'une détérioration ? Non, messieurs, ils viennent de nous dire que le contraire du progrès peut avoir lieu *exceptionnellement*. Mais en admettant avec nous l'exception et la règle, admettent-ils aussi avec nous la liberté qui seule peut rendre compte de l'exception ? Nullement, messieurs, la liberté humaine est pour eux un dogme absurde. Mais comment expliquent-ils ces phénomènes contradictoires du perfectionnement et de la dégénérescence chez un être soumis à des lois nécessaires et immuables ? Je n'en sais absolument rien, et si

¹ La formation des variétés et les modifications résultant du transport en d'autres climats, n'ont rien de commun avec la question de la perfectibilité des espèces animales.

vous voulez m'en croire, nous ne les presserons pas de questions sur leurs contradictions : ils ne vivent que de cela.

Si l'homme libre peut dégénérer, sa dégénération ne peut consister qu'à reculer vers la brute, comme son perfectionnement consiste à s'avancer vers Dieu. Appelé à maîtriser par son esprit sa nature animale, sa chair, il est devenu par sa chute, l'esclave, non pas, comme le singe, de ses instincts, mais, ce qui est bien pis, de ses convoitises charnelles qui le tyrannisent, et, par elles, de la nature entière qu'il devait s'assujettir et qui l'a terrassé. Plusieurs tribus mêmes se sont jetées et vautrées dans la fange de la luxure; leur esprit s'y est comme éteint; l'image divine que le Créateur avait imprimée sur leur visage s'est effacée; elles se sont abruties. Nous dirons donc que toutes les races inférieures sont des dégénérescences de la race blanche; que toutes les peuplades sauvages sont des monstres, fruits du vice et de la misère; et que les nègres, les Australiens sont non point les degrés par lesquels la vie animale s'élève jusqu'à l'homme blanc, mais les degrés par lesquels le vrai homme descend vers la brute.

Assertion sans preuves! me répondra-t-on; hardi paradoxe d'un homme qui a juré de sauver la Bible à tout prix! — Non, non, messieurs, l'expérience si chère aux matérialistes témoigne encore et toujours en notre faveur. Les hommes

les plus singes de la terre sont les indigènes de la Nouvelle-Hollande : Eh bien ! messieurs, il s'est formé tout récemment sous nos yeux, non point en Asie, mais en Europe, non point en Turquie ou en Russie, mais dans les Iles Britanniques, dans l'empire de la reine Victoria, une tribu de vrais Australiens. Ecoutez :

« A la suite des guerres de 1641 et 1689 entre l'Angleterre et l'Irlande, dit le docteur Hall, de grandes multitudes d'Irlandais furent chassées des contrées d'Armagh et de Down dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer. Sur un autre point du royaume, la même race fut repoussée dans les contrées de Leitrim, Sligo et Mayo. Depuis cette époque ces populations ont eu à souffrir presque constamment des effets désastreux de la faim et de l'ignorance, ces deux grands agents de dégradation. Les descendants de ces exilés se distinguent aisément de leurs frères du comté de Meath et des autres districts où ils n'ont pas été placés dans des conditions physiques de dégradation. Leur bouche est entr'ouverte et projetée en avant, les dents sont proéminentes, les gencives saillantes, les mâchoires avancées, le nez déprimé. Tous leurs traits portent l'empreinte de la barbarie. Dans le Sligo et la partie nord du Mayo, les conséquences de deux siècles de dégradation et de misère se montrent dans toute l'organisation

physique de ces populations, et ont altéré non-seulement les traits du visage, mais la charpente même du corps. La taille s'est réduite à cinq pieds deux pouces. Le ventre s'est ballonné, les jambes sont devenues cagneuses, les traits sont ceux d'un avorton. »

« Tout lecteur quelque peu au courant des caractères qui distinguent les races humaines, ajoute M. de Quatrefages, aura reconnu dans cette description, à la couleur près, les traits attribués aux populations nègres les plus inférieures, aux tribus australiennes les plus dégradées¹. »

Tandis que nous marchons ainsi toujours appuyés sur les faits, sur l'observation, sur la science, voyez donc, messieurs, les allures des matérialistes qui prétendent confisquer la science à leur profit. *Il y a perfectibilité*, dit l'article du *National* (que M. Vogt déclare être un résumé très-bien compris de ces conférences), *il y a perfectibilité dans les races humaines* COMME DANS LES ESPÈCES ANIMALES. En lisant une telle assertion, on n'en croit pas ses yeux. Quand la science constate positivement l'immobilité des espèces animales, on substitue à ce fait l'hypothèse inverse qui ne repose que sur celle de l'animalité de l'homme. Or, messieurs, c'est avec ces deux fictions, ces deux dogmes, qu'on arrive au troisième dogme qui fait du

¹ De Quatrefages. *Unité de l'espèce humaine*, p. 227.

premier homme le jeu de d'une guenon, et qu'on transforme nos premiers parents créés à l'image de Dieu en un *Adam nègre* et en une *Eve hottentote*, comme M. Vogt s'exprime dans ses ouvrages allemands !

S'il y a quelque part *une chaudière bouillante* pour ceux qui pêchent contre toutes les règles de la *science* et de la logique, je ne garantis pas que les matérialistes n'y occupent une grande place.

Antiquité de l'espèce humaine. Le temps me manque, messieurs, pour suivre M. Vogt sur le terrain de la géologie et sur celui de l'archéologie, et il serait le premier à rire de moi si je prenais au sérieux ses mauvaises plaisanteries sur l'astronomie biblique, sur la voûte solide du ciel, sur la terre quadrangulaire, etc. Je dirai seulement que nul homme qui croit du cœur en Jésus-Christ, ne *subira des tortures ineffables* pour avoir été amené par ses études à rejeter la chronologie biblique, et que cette chronologie, qui passe aujourd'hui par le creuset de l'épreuve scientifique, en sortira aussi intacte qu'en sont déjà sorties l'astronomie biblique et la géologie biblique. M. Vogt le sait aussi bien que nous : ce qu'on redoute de lui, ce ne sont pas les zéros qu'il ajoute *aux fameux 6000 ans, dont nous a dotés la légende des anciens Juifs*, ce n'est pas même son homme-singe, c'est la violence avec laquelle il attaque la révélation, c'est surtout son

matérialisme qui conclut, de l'homme-singe à la nature toute animale de l'homme.

L'homme des matérialistes. Cet homme-là, vous ne le connaissez pas, et je vais vous en tracer une rapide et très-incomplète esquisse en me servant des expressions mêmes de ceux qui l'ont inventé :

« L'homme est ce qu'il mange. Sans graisse pas de chair, sans nourriture pas de cerveau, sans phosphore dans le cerveau pas de pensée. L'appauvrissement du sang et des tissus affame la pensée. » A ce taux-là, ne disons pas de Newton : Il avait un grand génie, mais bien : Un bon estomac et une table succulente. Un gros mangeur sera synonyme de grand penseur. Aussi M. Vogt dit-il des monstres que nous enfermons dans nos prisons, qu'ils sont des êtres mal organisés à qui a manqué une bonne nourriture et qu'il s'agit de guérir de leur maladie. »

« Les pensées, dit M. Vogt, sont au cerveau dans le même rapport que la bile au foie et aux reins..... » « La pensée, d'après Moleschott, est un mouvement de la matière, une décomposition de la substance cérébrale. » Ici, messieurs, je ne comprends pas. Que le foie, qui est matière, secrète la bile qui est matière, cela va de soi. Mais le cerveau qui est aussi matière, que peut-il secréter d'autre qu'une chose matérielle ? Les pensées sont donc une substance, un corps, un corps impondérable, un gaz ? Mais si elles sont un gaz,

on doit pouvoir constater leur présence par quelque gazomètre. Je commencerai donc à comprendre, quand on me montrera l'instrument avec lequel on calculera combien l'homme de génie secrète par heure de pensées de plus que le vulgaire. Et alors même il resterait une grosse difficulté : car, la substance de mon corps se renouvelant constamment, emportée qu'elle est par le fleuve impétueux de la vie, la matière cérébrale qui en 1850, pendant un voyage que je faisais en Suisse, a gardé l'empreinte du mont Blanc et du mont Rose, a complètement disparu dix ans plus tard, et cependant mes souvenirs n'ont perdu quoi que ce soit de leur vivacité. Concevez-vous cette matière du cerveau où les Alpes se sont photographiées, transmettant ces empreintes à la matière toute nouvelle qui la remplace ? Ou ne trouvez-vous pas plus simple, plus rationnel, plus scientifique de dire, avec le genre humain tout entier, qu'il y a en nous un esprit qui se souvient ?

Mais rien n'est divertissant comme de voir les efforts des matérialistes pour expliquer la conscience que l'homme a de lui-même. Le cerveau qui n'est jamais le même, non-seulement secrète le sentiment toujours le même d'un moi unique qui se souvient de tout ce qu'il a su, fait, dit et pensé pendant 60, 70, 80 ans ; mais, en outre, il secrète à tel moment donné un mensonge ; ensuite cette masse cérébrale (qui, notez-le bien,

fonctionne comme le foie et les reins) condamne la mauvaise sécrétion qu'elle vient d'opérer, et secrète l'aveu de son mensonge ; sur quoi elle secrète l'approbation de cet aveu, et enfin elle secrète une vue d'ensemble de ces sécrétions contradictoires !!!

La morale, qu'est-elle pour le matérialiste? Ecoutez et admirez : « Activer le renouvellement
« de la matière et, pour mieux jouir de la vie,
« produire abondamment du phosphore en man-
« geant et buvant bien, en se baignant souvent,
« etc., tel est le but de l'existence. » Concevez-
vous, messieurs, un épicuréisme plus effronté? un
abrutissement plus complet de l'homme? Et c'est
là la science, la lumière, le progrès auquel on
nous convie! Mais poursuivons : « La liberté hu-
« maine est un non-sens. L'ignorance seule
« peut être assez présomptueuse pour parler de
« libre arbitre et de conscience. La responsabi-
« lité, l'imputabilité, telle que la morale, la ju-
« risprudence criminelle et Dieu sait quoi encore
« voudraient nous l'imposer, n'existe en aucune
« façon. Le péché et la faute sont des mots qui
« ne signifient rien. Amour et haine, générosité
« et trahison, meurtre, crime, hypocrisie sont
« les conséquences nécessaires de certaines com-
« binaisons du cerveau. Tout est permis à
« l'homme de ce qu'il peut faire pour la satis-
« faction de ses penchants naturels. Le mariage
« est une institution accidentelle. L'égoïsme est

« la cause de toutes les vertus. » Inutile d'ajouter que « la foi chrétienne est l'hypocrisie de l'aveuglement volontaire, le péché capital du temps actuel¹. »

Telles sont, messieurs, les doctrines des matérialistes, tel est leur corps d'armée dont l'homme-singe est l'avant-garde.

Vous le voyez, pour tout dire en un mot, l'homme n'est que chair. Le petit enfant qui dort dans son berceau, masse de chair; la mère qui prie à son chevet, masse de chair, et l'époux qui les contemple, le cœur débordant de joie, masse de chair. Homère et Shakespeare, Phidias et Michel-Ange, masses de chair; nous tous ici, masses de chair; Pascal, saint Augustin, saint Paul, Jésus-Christ, masses de chair sans âme, sans esprit. Et ces masses de chair, ces produits chimiques de la matière, quand la vie a terminé en elles son évolution, meurent-elles? Non, elles crévent. Et quand elles ont crevé, les dépose-t-on avec larmes et respect dans un cimetière? Non, les cimetières (messieurs, je n'invente pas) sont le résultat d'une déplorable superstition qui soustrait à l'agriculture une quantité incalculable d'engrais. Mais si le corps de l'homme n'est que cela, pourquoi l'industrie et le commerce ne fe-

¹ Boehner, *Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles et des progrès de l'esprit humain*. Traduit de l'allemand par O. Bourrit. Genève, 1861, p. 35 et suiv.

raient-ils pas dans les cadavres comme ils *font* actuellement *dans* les fers ou les draps? Pourquoi n'y aurait-il pas dans chaque ville, avec des succursales dans les villages, de grandes maisons d'achat et de vente où la famille en deuil ferait transporter et peser le corps d'une mère ou d'une jeune fille, qui se paierait à tant la livre selon le tarif sanctionné par le gouvernement?

On peut, messieurs, s'indigner de doctrines aussi révoltantes, aussi impies, aussi immorales, aussi nauséabondes; on peut s'en épouvanter à la pensée de l'attrait qu'elles peuvent avoir, à certains moments donnés, sur ces hommes radicalement corrompus qui se meuvent dans les bas-fonds de la société; mais on peut aussi sourire de toutes ces folies et passer outre. Il y a dans le blasphème et l'immoralité un degré où ils cessent d'agir, tels que le poison pris à fortes doses. D'ailleurs ces matérialistes sont, à ce qu'on me dit, dans leur vie privée les plus honnêtes gens du monde; aussi, je ne puis me les représenter autrement que ne prenant pas au grand sérieux leurs propres doctrines et s'amusant de nos frayeurs. Ils font plus de bruit qu'il ne sont méchants.

L'homme véritable. A l'homme tronqué, sali, abruti, des fictions et des dogmes matérialistes, opposons le vrai homme de la science et de la foi, et pour déterminer ses rapports à l'animalité, exposons le plus brièvement possible la triple

nature de son corps, de son âme et de son esprit.

Par son corps, l'homme n'est qu'en progrès sur l'animal. Il est, par son être inférieur, semblable aux animaux, dont il a en particulier les organes de la digestion, de la circulation et de la respiration. Mais son corps cependant a ses caractères propres qui sont en harmonie avec sa nature spirituelle, et qui le placent dans un *ordre* à part, à une grande distance en avant de celui des singes. La station de l'homme est verticale, tandis que celle des singes est oblique et celle des autres quadrupèdes horizontale. De cette station résulte entre autres que l'homme n'a plus quatre mains comme les singes, mais deux pieds plantigrades qui le supportent, et deux mains. Puis le crâne domine la face, qui chez le singe se projette en un museau, et sous le crâne le cerveau présente un volume beaucoup plus considérable que celui de l'orang, des circonvolutions beaucoup plus nombreuses. Les sens, dont chacun en particulier est inférieur à ceux de tels et tels animaux, se distinguent par leur parfaite harmonie. Enfin l'homme vient au monde si nu et si faible qu'il périrait immédiatement si ses parents n'étaient pas doués d'un esprit qui supplée la nature par la réflexion et la prévoyance.

Par son âme, l'homme n'est encore qu'en progrès sur l'animal, ainsi que l'indique bien la Genèse donnant (nous l'avons dit) à l'homme le

même nom d'*âme vivante* qu'à l'animal. Leurs âmes ont en effet, comme leurs corps, les mêmes organes, les mêmes facultés, et de l'une à l'autre il n'y a de différence que celle d'un plus grand développement. L'animal se souvient des coups et des caresses qu'il a reçues. Il a de l'imagination, car il rêve dans son sommeil. Il aime ses petits et sa femelle, et hait ses rivaux en amour. Il tire d'un fait matériel une conséquence immédiate, par exemple de la nourriture qu'on lui refuse, la nécessité de danser ou de saisir un mouchoir. Il veut ce que lui inspirent ses besoins ou ses caprices ; le chien se lève et se couche sans motif conscient, le petit chat s'amuse des heures entières avec son frère, le rossignol se complait dans son chant.

Mais voici la différence radicale entre l'animal et l'homme. L'animal use aveuglément de ses facultés sous l'unique impulsion de l'instinct et du monde extérieur ; l'homme use de ces mêmes facultés librement et d'après des principes absolus qu'il trouve de naissance en son esprit.

Qu'est-ce donc en définitive que l'homme ?
qu'est-ce que l'animal ?

L'animal est une âme vivante qui n'a pas reçu l'esprit, la raison, la conscience de soi. Dépourvue de l'esprit, cette âme ne peut connaître Dieu qui est esprit, ni savoir autre chose des hommes que ce que les sens lui apprennent d'eux. Elle

n'a pas de liberté, de responsabilité, d'idée du devoir, et quand on veut agir sur elle, on ne peut l'atteindre que par la douleur et la jouissance, par les coups et les caresses, par la faim et les friandises. Elle n'est en relation en dehors d'elle qu'avec le monde matériel, et c'est d'elle seule qu'il est vrai de dire qu'il n'y a rien dans l'intellect qui n'y soit arrivé par les sens.

L'instinct est l'intelligence inconsciente de l'âme vivante que n'illumine point l'esprit, et qui ne peut éprouver que des besoins et des jouissances physiques et égoïstes. L'instinct, comme l'animal lui-même, n'a d'autre but que la conservation de l'individu et son bien-être. (C'est exactement là le but que le matérialisme assigne à l'homme.)

Mais l'individu dans le règne animal n'a pas de caractère propre, distinct de celui de l'espèce. On dit de l'espèce entière : le lion est courageux, le renard rusé, le lièvre timide. L'individu n'est qu'une *chose* et non une *personne* ; il a non une valeur propre, mais un prix vénal, qui est à peu près le même pour tous les exemplaires de l'espèce. Si l'animal avait une ombre de personnalité, nos chasseurs se feraient quelque scrupule de tuer par jour des dizaines, des centaines de quadrupèdes et oiseaux ; nous hésitons au contraire à faire mourir l'enfant tellement difforme que son aspect épouvanterait chacun. L'animal

ne reçoit de nous un nom propre que dans la domesticité.

Mais si l'individu n'a aucune valeur propre, l'instinct en le conservant n'a réellement pour but que de conserver l'espèce. Dans le règne animal, c'est donc l'espèce qui est le *but*, l'individu n'est que le *moyen*. Il est des insectes qui meurent dès qu'ils ont accompli une première fois l'acte de reproduction, et les plus parfaits des quadrupèdes ne font pas autre chose sur la terre que perpétuer et représenter leur espèce.

L'instinct, identique chez tous les individus, est l'apanage de l'espèce tout entière. Soustrait ainsi aux variations personnelles, il ne fait jamais fausse route (sauf dans la domesticité où il commence à s'altérer); mais, inconscient par essence, il conduit les individus, les yeux fermés, au travers de la vie.

Trésor de l'espèce, l'instinct se maintient exactement le même à travers tous les siècles : l'hirondelle construit son nid, l'abeille ses rayons exactement comme elles le faisaient au jour de leur création. L'animal ne s'élève pas, n'apprend rien, ne profite en rien des connaissances de ses parents et n'y ajoute rien. Il est et sera ce qu'a été son père ; c'est à peine si on le *dressera*, le formera à certains mouvements qui ne sont pas dans ses instincts. L'instinct étant immuable de soi, l'espèce ne peut progresser, ni rétrograder. Aussi est-il absurde d'imaginer avec les matéria-

listes un temps où les espèces animales étaient perfectibles et où les singes auraient, à force de se perfectionner, engendré des hommes.

Tel est l'animal, âme vivante, dépourvue de raison, sans valeur propre, gouvernée par l'immuable instinct de son espèce ; espèce représentée à chaque génération par des individus identique, et identiquement la même à travers les siècles.

L'homme au contraire, doué d'un *esprit* semblable à Dieu, est une *personne* qui est son *propre but* et qui a une valeur infinie. L'espèce rentre ici dans l'ombre, et ce n'est qu'autant que chaque individu remplit sa vocation personnelle, qu'elle peut accomplir la fonction que Dieu lui a assignée dans l'immense système de l'univers.

L'esprit fini qui est dans l'homme, comprend l'Esprit infini qui a créé toutes choses et en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie. L'animal ne voit, ne sent, ne perçoit que la nature, que le monde des choses limitées, relatives, contingentes : l'homme seul, par son esprit, peut connaître les choses absolues et nécessaires, ce qui est vrai de Dieu et de ses créatures intelligentes, vrai dans le ciel et sur la terre, vrai dans le temps et dans l'éternité. L'esprit de l'homme contient en soi, apporte en naissant l'idée de plus en plus distincte de Dieu même dont-il est le reflet et l'image ; l'idée de la perfection qui se définit par l'unité dans la diversité et qui est le ca-

chet de toutes les créatures ; l'idée d'une justice et d'une sainteté divine qui sont tout à la fois en lui sous la forme d'instinct et d'aspiration, et au-dessus de lui comme le but de ses efforts ; l'idée d'une vérité divine dont la poursuite a donné naissance à toutes les sciences ; l'idée d'une beauté divine à laquelle les artistes et les poètes donnent une forme sensible ; l'idée d'une félicité divine qui est le dernier mot de tous nos désirs. Ces idées éternelles, que Socrate avait contemplées dans l'homme et Platon dans la divinité, sont les principes de tous nos jugements, les propositions générales de tous nos raisonnements, la règle de toutes nos actions, notre lumière intérieure, l'image de Dieu en nous, notre essence, ce qui nous fait hommes, ce qui contraint d'aussi grands naturalistes que peut l'être M. Vogt, à établir au-dessus du règne animal un règne humain. Ces idées, les matérialistes les déclarent fausses et nulles ; mais fausses ou vraies, elles sont là dans tous les esprits. Nous les supposons chez tous nos voisins dans toutes nos conversations et nos discussions, dans tous nos rapports et nos actes. Nous ne saurions les mettre en doute sans ébranler la société entière, sans tomber dans l'absurde. Les Pyrrhoniens, les vrais sceptiques, sont des monstres dont l'histoire de la philosophie enregistre les très-rares apparitions. S'il est des sauvages chez qui ces idées se sont comme effacées, c'est qu'ils ont été

abrutis par la misère. Quant à nos matérialistes qui nient carrément la vérité de ces idées, ils doivent au moins en expliquer la quasi-universalité; ils doivent nous dire comment les cerveaux humains, ceux des idiots exceptés, secrètent uniformément et dans l'état normal quelque chose de faux, d'absurde, de mensonger! A quels embarras, à quels tourments on s'expose quand on rompt en visière avec le bon sens, les sciences et la foi!

C'est notre esprit ou notre raison qui nous donne la conscience de nous-mêmes et constitue notre *moi*. C'est l'esprit qui développe d'une manière merveilleuse toutes ces facultés de l'âme que nous possédons en commun avec les animaux supérieurs. C'est l'esprit (nous l'avons vu) qui tire un parti si admirable de ce cerveau, de ces sens, de cette main, de ce gosier, dont l'orang ne sait que faire. C'est par l'esprit ou la raison que chacun de nous peut dompter sa chair, cultiver ses facultés intellectuelles et s'unir à Dieu par la foi; que chacun de nous peut remplir son triple devoir de travailleur, de citoyen et de chrétien. C'est par l'esprit que l'humanité s'assujettit la nature, crée et perfectionne l'état avec la civilisation, fonde l'église et l'étend sur la terre entière.

La tâche de l'humanité, la tâche de l'homme est immense, est en quelque sorte infinie. Elle peut l'être parce que l'esprit humain est semblable à

Dieu, l'être infini, et qu'il conçoit, qu'il aime, qu'il poursuit une perfection infinie, idéale. L'idéal, messieurs, voilà la condition et la cause de tout progrès. Voilez l'idéal aux yeux de vos frères, et ils ralentiront immédiatement leur marche. Tuez l'idéal, vous tuez le progrès. Or c'est le tuer que de poser à l'homme pour but de son existence la santé et les jouissances charnelles ; c'est le tuer que de faire à l'homme un devoir de tourner constamment sur lui-même dans le cercle étroit de la vie matérielle ; c'est le tuer que de prétendre que nous tous, hommes et femmes, ne sommes que des singes et des guenons perfectionnés, en blouses ou en habits noirs, avec ou sans crinolines. Les matérialistes sont les plus redoutables ennemis du progrès que la terre ait jamais vu naître.

Le progrès s'opère par plusieurs voies parallèles où jamais orang-outang ne s'est hasardé : progrès vers l'assujettissement de la nature par les arts, les métiers et le commerce ; progrès vers la justice, l'égalité et la liberté par l'Etat ; progrès vers la vérité par la science ; progrès vers la beauté par les beaux-arts ; progrès enfin, vers Dieu lui-même par la foi.

Mais ce progrès, comment s'opère-t-il ? Aveuglément, par l'instinct et la nécessité ? Non, messieurs, librement par la volonté, par la conscience, par l'esprit. L'homme est libre, et de l'homme libre à la brute il y a non l'intervalle

d'une espèce, d'une famille, d'un ordre, mais l'abîme d'un *règne*.

L'homme libre peut pécher. Il peut, au lieu de dompter sa chair par l'esprit, asservir l'esprit à la chair ; au lieu de développer ses facultés intellectuelles, les noyer dans les boues infectes des voluptés charnelles ; au lieu de s'élever vers Dieu descendre dans les ténébreux abîmes des convoitises de la chair. Or, messieurs, que nous prêchent les matérialistes avec leur homme-singe ? Le péché. Quelle œuvre font-ils dans notre société ? Ils puisent dans leur *science* les sophismes avec lesquels ils annoncent à la chair l'évangile du péché.

L'homme par le péché tombe plus bas que la brute. Mais à la profondeur de sa chute nous mesurons la hauteur de son origine, et de cette hauteur, nous le savons, il monte sur les ailes de l'obéissance et de la foi jusques à la divinité. L'homme, chaque homme, a une grandeur, une valeur infinie. Aussi Jésus-Christ dit-il : *A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait sa propre âme ?*

Si une seule âme d'homme est d'un plus grand prix que le monde entier, est-il bien surprenant que le Dieu qui avait créé l'homme à son *image*, ait sauvé l'humanité du péché, de la mort et de la condamnation, en lui envoyant son *image* elle-même, le Verbe éternel fait chair ?

Messieurs, choisissez pour vous, pour votre femme et vos enfants, pour votre ville, pour votre patrie, entre l'homme-singe et l'homme-esprit, entre *la fameuse science* des matérialistes qui tout en se disant seule exacte, seule positive, n'est à tout prendre qu'un chaos de sophismes, d'assertions inintelligibles, de dogmes contradictoires, et la foi chrétienne qui est en complet accord avec toutes les sciences morales et naturelles.

On nous accuse d'*éteindre les lumières*. Quelles lumières éteignons-nous donc? Celle de Dieu? Mais c'est à ses rayons que nous admirons, étudions, comprenons la nature. Celle du Verbe et de Jésus-Christ? Mais c'est en lui que nous trouvons le mot de toutes les énigmes de la divinité et de la nature humaine. Celle de la philosophie? Mais si nous rejetons les systèmes athées et panthéistes, tous les autres nous donnent de précieuses leçons. Celle des sciences morales? Mais c'est à leur école que nous méditons les enseignements révélés sur la vocation de l'homme. Celle de l'histoire? Mais il n'est pas une page des annales de l'humanité où nous ne lisions les preuves de la grandeur primitive de l'homme, de son insondable corruption et de sa rédemption. Celle des sciences naturelles? Mais nous les trouvons en si parfaite harmonie avec nos saintes Ecritures que nous distinguons à peine ce que nous devons aux unes ou aux autres. — De leur côté les maté-

rialistes, quelles lumières si brillantes et si vives font-ils lever dans les ténèbres de la société actuelle? Ils commencent par éteindre la lumière des sciences morales, de l'histoire, de la philosophie, du Christ et de Dieu, et prétendent nous éclairer de la lumière phosphorescente de la substance cérébrale, et (nous vous avons cité leurs paroles) du feu consumant des convoitises charnelles.

On nous accuse d'être les ennemis du progrès. Oui, nous le sommes, si le progrès consiste à descendre en quatre pas avec M. Vogt du rang d'homme à celui de brute, et non, s'il consiste à monter avec le Christ par une voie éternelle jusques à Dieu.

On nous fait un crime de notre peu d'humilité. Il est vrai, messieurs, que nous prétendons ne nous prosterner que devant le Dieu qui nous a créés à son image et qui nous a sauvés par Jésus-Christ, et que notre *orgueil*, se refusant à descendre des hautes cimes de notre superbe intelligence, s'offense d'entendre *comparer l'homme au singe*. Nous laisserons donc les partisans de M. Vogt aller, si cela leur plaît, à Borneo tendre une main fraternelle à l'orang-outang et déposer à ses pieds le sentiment de leur supériorité.

Nous sommes *les pourceaux* devant lesquels le *pauvre M. Vogt a jeté toutes ses perles*. — Depuis Horace, les pourceaux sont les épicuriens, et nous ignorons quels titres peuvent avoir à

cette injure des hommes qui sont les défenseurs, contre la chair, de l'esprit, de la morale et de la foi.

Messieurs, ne nous laissons point ébranler par les clameurs qu'élèvent de toute part contre nous les champions de l'homme-singe. Soyons en certains : la patrie ne nous fera jamais d'autres reproches que de n'avoir pas lutté avec assez de courage et d'énergie contre l'invasion de doctrines qui tuent dans les cœurs les principes absolus du devoir et tous les idéaux, minent la famille, la société et l'Etat, renversent les tribunaux, rendent impossibles les beaux-arts, condamnent toutes les sciences autres que celles de la nature, et vouent à une ruine imminente les temples de toutes les religions.

Qui hésitera, messieurs, entre l'homme-esprit et l'homme-singe ? Ce ne sera pas celui qui, dans le cours de sa vie, a fait l'expérience que Dieu par son Esprit peut faire sentir sa présence à notre esprit, et qu'il entend et exauce nos prières. Ce ne sera pas celui qui, dans son enfance ou dans son âge mûr, pouvant en toute impunité manger d'un fruit défendu, s'énivrer au cabaret, séduire une jeune fille trop confiante, tromper dans un marché une pratique, se venger d'un ennemi par une calomnie, a surmonté, ne fût-ce qu'une seule fois, la tentation. Je le mets au défi d'être jamais un matérialiste ; car il a éprouvé que sa conscience est plus forte que la

chair, et jamais on ne lui persuadera que son cerveau peut à lui seul, au même moment enflammer et réprimer ses désirs. Mais s'il est un homme qui ait toujours cédé à ses convoitises charnelles comme un tronc au courant du fleuve, il a par sa propre faute anéanti en lui l'esprit ; il s'est décapité de ses propres mains, il n'est plus qu'une moitié, qu'un dixième ; qu'un millième d'homme, et nous n'accepterons pas son témoignage en faveur de la chair contre l'esprit.

Messieurs, voici deux fois qu'en une centaine d'années le matérialisme paraît et se démène sur le théâtre de l'histoire. Il était au siècle passé en France, plus philosophique que scientifique ; il est dans notre siècle, en Allemagne, plus scientifique que philosophique ; mais sous sa seconde forme il n'est ni plus puissant ni plus réellement dangereux que sous sa première. Deux générations s'étaient à peine succédé que personne ne lisait plus l'*Homme plante* ou l'*Homme machine* de de la Mettrie, le *Système de la nature* du baron d'Holbach, l'*Esprit* d'Helvétius, la *Nature* de Robinet. Dans deux générations nul ne lira non plus les écrits des Vogt, des Moleschott, des Buchner, ni même ceux de ce grand Fenerbach dont on veut faire le vrai sauveur du genre humain, et tous ces matérialistes dormiront paisiblement dans l'histoire de la philosophie, qui est l'ossuaire de toutes les grandes aberrations de l'esprit humain, comme elle est la brillante gale-

rie des génies qui ont aimé d'un cœur droit et poursuivi la vérité. Tandis que les vents contraires, qui soufflent sans relâche sur l'océan de la pensée humaine avec un grand bruit de tempête, précipitent les uns après les autres les livres des hommes dans le gouffre sans fond de l'oubli, la parole de Dieu repose inaccessible à leurs tourmentes, sur le rocher des siècles. Dans deux générations, nos saintes Ecritures, qui se réimpriment toujours les mêmes et se répandent par millions d'exemplaires, seront traduites et lues dans toutes les langues des nations, apportant partout aux âmes les plus simples comme aux Pascal, aux Newton, aux Leibnitz, la connaissance des vérités éternelles et le salut par la croix du Rédempteur.

« La croix, disait saint Augustin il y a quatorze siècles, la croix reste debout, tandis que le monde roule à ses pieds. »

Emporté par le temps, le monde avec lui roule :
Empires, mœurs, peuples et lois,
Comme des flots fuyants tout se meut et s'éroule ;
Rien ne reste excepté la croix.
Seule, depuis le jour où son bois salutaire,
Tel qu'un arbre aux sacrés rameaux,
Porta, comme son fruit, ce Sauveur de la terre
Dont la mort a guéri nos maux ;
Seule, de l'Eternel impérissable emblème,
Debout sur d'éternels sommets,
Elle voit tout passer sans passer elle-même,
Tout changer sans changer jamais.

Elle règne ; à ses pieds Jérusalem et Rome
Peuvent s'écrouler et périr ;
Son empire affermi n'est pas l'œuvre de l'homme :
Elle règne et ne peut mourir.
Elle a vu sur son front bien des tempêtes fondre ;
Mais, dans tous les temps et partout,
Sur Dieu même appuyée, elle a su leur répondre,
Toujours reine et toujours debout !

(AUG. LEPAS.)

